

Le Val des Bons Malades

Dans un numéro de *ons stad* consacré au monde hospitalier et aux soins des malades, une place doit être réservée au Val des Bons Malades, en luxembourgeois «de Sichegronn». «Bon» n'est pas exactement l'adjectif que l'on associerait à une maladie, sauf s'il s'agit de conjurer le sort. En effet, qui sait ce qu'il adviendrait du malade si on appelait sa maladie par son vrai nom, la lèpre? Qu'advierait-il au marin s'il ne passe pas le «Cap de Bonne Espérance», mais le «Cap des Tempêtes»? Si l'on s'expose à des risques – qu'ils soient de navigation ou de santé – il vaut de toute façon mieux mettre toutes les chances de son côté. Surtout à une époque où la médecine et le respect social des malades étaient fort différents de ce que nous connaissons aujourd'hui.

Au Moyen-Âge, les malades atteints de la lèpre ne pouvaient évidemment pas rester à l'intérieur d'une forteresse très exiguë où les conditions sanitaires étaient des plus précaires. Une première léproserie vit le jour à Bonnevoie (la *bonne voie*), aux abords de la route romaine qui reliait Hespérance à la ville de Luxembourg. En 1238, la léproserie fut transférée *extra muros*, dans un aréal assez important au nord de la ville, entre Pfaffenthal et Eich.

La même année, un acte de la comtesse Ermesinde mentionne le couvent cistercien érigé à la place de la léproserie à Bonnevoie (*super quadam area apud Bonnevega in qua leprosi quondam manserunt*). Le plan Deventer de 1581 montre l'emplacement de la léproserie aux abords de la porte des Bons-Malades (Sichepuert), une infrastructure qui comportait – outre l'hôpital – la chapelle et les maisons où logeaient les malades. Le fait qu'en 1739 la paroisse de Weimerskirch fut autorisée par les autorités communales à construire aux abords de la léproserie une maisonnette pour une malade atteinte de la lèpre prouve que cette maladie avait la vie longue.

Pendant de longues années, les lépreux du Val des Bons Malades avaient un prêtre qui se consacrait uniquement à eux. Plus tard, cette mission incombait aux Dominicains, puis au curé de Weimerskirch. Ce fut au curé de la paroisse d'origine d'un malade décédé de la lèpre que revenaient son lit, ainsi que ses marmites et ses poêles.

Les malades atteints de la lèpre ne pouvaient se rendre en ville que sous des conditions très strictes: ils devaient toujours garder une distance marquée par rapport aux gens bien portants. Aux rives de l'Alzette qui baignait la léproserie était attachée une barque noire, le *Siechenachen*. C'est à bord de cet esquif que les



malades demandaient l'aumône auprès des mariniers.

Mais en fait, comment savoir qu'on était atteint de cette maladie grave? Jusqu'au début du XVI^e siècle, les gens que l'on soupçonnait lépreux, devaient se rendre – accompagnés d'une ou deux personnes – à Cologne, à Trèves ou à Liège pour se faire examiner (*die Lepraschau*). Les personnes qui accompagnaient les malades présumés étaient indemnisées par le magistrat. Plus tard, le diagnostic fut établi à Luxembourg.

Cette date coïncide avec le détachement de la léproserie du Val des Bons Malades de la Confrérie des Malades et des Lépreux de Trèves. En 1514, la confrérie des Bons Malades fut créée comme confrérie indépendante, allant même jusqu'à s'appeler *Freysiechenhof*. Mais la lèpre (ou «mal de Saint-Ladre») n'était pas la seule maladie soignée au Val des Bons Malades. Le «feu de Saint-Antoine» ou «mal des ardens» est provoqué par un lent empoisonnement par l'ergot de seigle (l'ergotisme). Convulsions, spasmes, gangrène – autant de symptômes qui font penser à la possession par le diable et qui ont mené de nombreux malades atteint du feu de Saint-Antoine sur le bûcher, accusés de sorcellerie.

En 1800, la léproserie du Val des Bons Malades fermait ses portes et ses biens furent transférés aux Hospices civils. Néanmoins, cet endroit reste un lieu chargé d'histoire. Le cimetière aux abords de la chapelle rénovée en 1982 et servant depuis lors de morgue, est divisé en deux par la ligne de chemin de fer. Aux abords de la chapelle, le compositeur luxembourgeois Laurent Menager a trouvé sa dernière demeure, tout comme deux communards de Paris décédés lors de leur exil luxembourgeois. Dans la partie orientale du cimetière, un monument rappelle le souvenir de soldats français morts sur le sol luxembourgeois lors de la guerre franco-prussienne de 1870, tandis que des croix dressées contre le mur du cimetière font penser à une époque où peste et lèpre faisaient partie du lot quotidien.

Simone Beck

Bibliographie:
 - <http://lb.wikipedia.org/wiki/Sichenhaff>;
 - http://geo.uni.lu/joomla/index.php?option=com_content&task=view&id=1398&Itemid=484;
 - Friedrich, Evy: *Siechenhof, Tageblatt*, Nr. 20, 25. Januar 1978, S. 10;
 - Weicherding-Goergen, Blanche: La chapelle du Siechenhof, *ons stad* 13 / 1983, p. 8.